

"L'Enfant froid" : à chacun son gouffre

► La pièce iconoclaste de Marius von Mayenburg brille au Zut.

► La première mise en scène de Laurent Capelluto impressionne.

Décidément, les pièces de Marius von Mayenburg donnent le vertige. Ce jeune auteur allemand de trente-cinq ans, dramaturge à la Schaubühne de Berlin, nous emporte dans un lyrisme sans foi ni loi. Sa plume provoque les conventions d'une société lisse. Son terrain ? La famille, dont l'écrivain dévoile les névroses du quotidien, et il réussit son coup : faire voler en éclats nos valeurs. En septembre dernier, on avait déjà pu déguster son fameux "Visage de feu" aux Tanneurs : des parents face à leurs enfants incestueux et pyromanes.

Heureusement, ce théâtre du malaise est intelligemment contrebalancé par la comédie : humour piquant, écriture dynamique, situations grinçantes, personnages pathétiques. Autant d'ingrédients que l'on retrouve dans "L'Enfant froid". Ici, une faune se rencontre dans un bar. Famille, amis, inconnus. On suit huit personnages aux fêlures presque inavouées : une fille rebelle, une mère docile, un père mercantile, une nunuche dévergondée, un "prince charmant" fêlé, un exhibitionniste pudique, un couple éteint, et peut-être un bébé.



PIERRE BODSON

■ Une farandole des écorchés... à l'acide pathétique !

Rien de neuf dans ces personnages, sauf dans la cartographie juteuse d'un huis clos que dessine l'auteur. D'abord, il y a cette écriture virtuose, éclatante, qui suit "l'effet bar", où l'oreille et le regard captent plusieurs conversations qui se chevauchent. Ensuite, une dose de poésie violente, alternant dialogues vifs et monologues douloureux. Enfin, "L'Enfant froid" reste superbement

suspendu entre la réalité et le délire ! Résultat : on rit franchement, parfois effaré.

Délires existentiels

C'est qu'on assistera à un mariage et à un enterrement, tous deux glauques et grotesques. A des morts qui ressuscitent pour poursuivre leurs insultes, à des sermons effrontés, à des femmes qui tranchent des sexes, à des

couples qui promènent des enfants froids, à de petites filles qui poursuivent des exhibitionnistes. On ira à Singapour, à la mer, dans les bois. Dans ce marasme ambiant viendra même un étonnant "je t'aime".

C'est une pièce folle, donc, que relève avec une brillante lisibilité la première mise en scène (très picturale) du comédien Laurent Capelluto, qui réussit à donner de l'éclat à l'obscur : impressionnant.

Sur scène, une blancheur crue, avec carrelage décomposé et WC alignés. Une scénographie de Renata Gorka qui plante une atmosphère de sous-sol anonyme. Des personnages pimpants débarquent en défilé drôlement silencieux, avant que la musique techno déclenche les pulsions du spectacle – qui se poursuit en mouvements et arrêts sur image – déjanté comme une chorégraphie flamande.

Dans ce vivarium moderne, saurons l'interprétation au diapason de huit solitudes sans issue : France Bastoen, Anne-Pascale Clairembourg, Didier Colfs, Angelo Dello Spedale Catalano, Georges Lini, Luc Van Grunderbeeck, Laure Volgaire et Martine Willequet. Un excellent casting pour un spectacle facétieux centré sur ce constat de Marius von Mayenburg : "Le monde est recouvert d'humanité comme un fruit de moisissure."

Nurten Aka

► Bruxelles, Zone Urbaine Théâtre, jusqu'au 16 février à 20h15 (de 8 à 15 €). Tél. 0498.109.440, [Web www.zoneurbainetheatre.be](http://www.zoneurbainetheatre.be)